

François Tanguy et le Théâtre du Radeau

Le théâtre est là, tout le temps, dans tous les pores du spectacle, ça suinte, ça respire le théâtre.

Au début des années 80, amené par Laurence Chable, François Tanguy arrive dans une compagnie déjà constituée au Mans, le Théâtre du Radeau. Très vite, après quelques spectacles d'usage (*Dom Juan, Le songe d'une nuit d'été*), sa forte personnalité faite de lueurs, de douceurs et d'énigmes, s'impose.

Premier galop personnel, *L'Eden et les cendres* (1983) une création sans base textuelle, puis *Jeu de Faust* (1987). « *Pour l'Eden comme pour Le Faust, la langue était un articulé plus qu'une langue par rapport à des repères fixes. C'était une matière* » disait déjà François Tanguy interrogé par Christian Prigent. Il en sera toujours ainsi jusqu'au dernier spectacle, *Par autan*.

Dans les spectacles du Radeau, il n'y a pas de pièce avec actes, scènes, il n'y a pas de personnages dont on suit le parcours, il n'y a pas de décor planté là d'un bout à l'autre du spectacle, il n'y a pas ostensiblement de coulisses ou bien elles sont fluctuantes, provisoires. Et pourtant le théâtre est là, tout le temps, dans tous les pores du spectacle, ça suinte, ça respire le théâtre.

Sur scène cela n'a de cesse, cela bouge tout le temps. Rien n'est fixe ou figé, tout est en perpétuel mouvement de composition et recomposition, de cadrages, décadrages, recadrages. L'espace ne cesse de se composer, décomposer, recomposer. Et il en va de même pour les lumières, les sons et les musiques (flux, reflux, effluves). On déménage des tables, des planches, des chaises, des cadres, des tableaux, des armoires, des loupiotes, on rajuste un faux nez, un chapeau haut de forme informe, on soulève une robe de reine ou de gueuse. On emprunte des phrases, des vers, des répliques, des scènes à Shakespeare ou Tchekhov, Walser ou Hölderlin, et bien d'autres.

Les séquences de mots surgissent des bouches, picorés dans des pièces, des récits, des poèmes « *dont nous ne ramassons que l'écho muet et variable, comme un ressac marin qui lèche nos oreilles, mais où il est possible de percevoir la recomposition de mille fragments d'histoires de théâtre, dont la plus sensuelle est celle de Clytemnestre et de son couteau* » écrivait Jean-Paul Manganaro à propos du *Chant du bouc* (1991). Erik Goudard était déjà à « la réalisation sonore », il y reviendra. Dans la distribution, on découvrait des noms qui deviendront familiers aux spectateurs du Radeau : Frøde Bjørnstad, Laurence Chable, Patrick Condé, Jean Rocheteau ou encore Nadia von der Heyden. Dès ce spectacle, le Radeau sera invité chaque année à Paris au Festival d'automne (cette fois-là au Théâtre de la Bastille) et la création précédera une longue tournée qui passera plus d'une fois par Toulouse.

Dans les spectacles suivants, *Choral* (1994), *Bataille du Tagliamento* (1996), *Orphéon* (1998), on rencontre d'autres acteurs qui, après un bout de chemin au Radeau, poursuivront un chemin personnel : Branlo et Nigloo (futur cirque Trottola), Yves-Noël Genod, Pierre Meunier ou encore Jean-Louis Coullou'ch.

Au Mans le Théâtre du Radeau s'est installé à la Fonderie, une ancienne fonderie devenue longtemps garage municipal, chaque année de nouveaux espaces sont investis. La Fonderie deviendra l'un des lieux phares du théâtre français (avec la Cartoucherie) lors de la guerre en Bosnie et *Choral* sera joué dans Sarajevo assiégé. Lieu d'accueil, de travail, d'échanges et de fraternité, la Fonderie, dès l'origine, est un lieu de partage où de nombreuses compagnies viennent en résidence. Chacun gardera en souvenir telle soirée mémorable autour de la grande table du réfectoire et François arrivant avec une contrebasse ou un bandonéon et jouant les yeux mi-clos. De Jacques Rancière à Claude Régy, d'exilés en sans-papiers, nombreux sont ceux qui se sont attardés à la Fonderie accueillis par Laurence et François.

Outre la beauté et la puissance des spectacles et leur infinie « porosité » (Tanguy), La force du Radeau est aussi là. Dans ce qui s'est tissé, noué, tendu au fil des années entre une poète de la scène, un lieu hétérodoxe et une équipe aussi restreinte que soudée, une sorte de parole composite et commune, un navire autour d'un capitaine respecté par tous où chacun peut descendre, faire escale, partir, revenir ou pas. Certains ne sont jamais partis. D'autres s'en vont et reviennent comme Erik Gerken, arrivé avec *Cantates* (2001), il reviendra.

Et puis il y a la grande tente blanche dressée dans un champ en lisière du Mans, c'est là que désormais les spectacles seront élaborés et souvent joués, après des lectures multiples de textes dans une clairière attenante baptisée Grüber en complicité avec le grand metteur en scène allemand qui aimait s'y attarder. Ainsi s'égrèneront des spectacles insensés, à raison d'un spectacle tous les deux ou trois ans, aux noms aussi mystérieux que magiques : *Coda* (2004), *Ricercar* (2007), *Onzième* (2011), *Passim* (2013), *Soubresaut* (2016), *Item* (2019), et celui qui allait être le dernier, *Par autan* (2022). François Tanguy est mort le 7 décembre 2022, peu de jours après la première à la Fonderie du Mans.

Jean-Pierre Thibaudat